

UNE VISITE

A U

TOMBEAU DE JACQUARD⁽¹⁾.

Ce matin, j'ai voulu, loin des bruits de la ville,
Venir te saluer en ton dernier asile,
O grand homme de bien, couché sous le gazon !
Je suis parti ; le jour naissait à l'horizon,
Et déjà la cité que ton nom glorifie
Recouvre, grâce à toi, la parole et la vie ;
Car, mort, tu la fais vivre, et j'entends, gai signal,
Le premier battement du métier matinal.
Bruit sacré ! n'est-il pas pour la cité muette
Ce qu'à l'aube est aux champs le cri de l'alouette ?

(1) Nous donnons ici, comme avant-propos, non pas, bien entendu, une théorie littéraire, mais une sorte de sommaire du poème qu'on va lire.

Les restes de Jacquard reposent dans le cimetière d'Oullins ; une croix de bois et un mûrier planté probablement au moment de ses funérailles par une inspiration toute poétique, voilà le seul monument consacré à la mémoire de l'illustre artisan. Ce que Jacquard a opéré, c'est tout simplement la régénération de la population lyonnaise. Grâce à son ingénieux mécanisme, à ses aiguilles de fer,

Voilà les maraîchers arrivant des faubourgs,
 Les grands quais, le coteau surmonté de ses tours,
 Son versant plein de grâce où la vitre flamboie ;
 Il semble avec le jour réverbérer la joie.
 Et plus loin, c'est Perrache et la houille en monceaux ;
 C'est le gaz, les wagons ; c'est le bruit des marteaux
 Façonnant la chaudière en l'atelier sonore ;
 C'est le Rhône splendide aux clartés de l'aurore,
 Des glaciers paternels, en son sein reflétés,
 Gardant l'âpre fraîcheur et les tons argentés ;
 Son flot ennoblit tout ; le moindre coin de terre
 S'empreint, touché par lui, d'une grandeur austère ;
 C'est enfin, près de moi, le tumulte d'un port,
 Les immenses bateaux fumant le long du bord ;
 Déjà, prêts à partir, ils retournent leurs proues,
 J'entends sonner dans l'eau la palette des roues,
 Je suis leur blanc sillage et leur panache noir,
 Et pour couronnement les Alpes se font voir.

Alors ému, ravi devant ce paysage,
 Évoquant de Jacquard la pensée et l'image,
 Je me dis : est-ce à moi d'aller sur son tombeau
 Redresser son laurier ? en sera-t-il plus beau ?

à ses cartons, à la pédale, l'ouvrier TIREUR DE LACS a été supprimé. *Contraste piquant et instructif !* il y a trois siècles, Danton était honoré et récompensé pour avoir ajouté un ou deux ouvriers à l'ancien métier, et de nos jours Jacquard est glorieux pour avoir supprimé ces mêmes ouvriers. Toute la différence entre l'industrie ancienne et l'industrie moderne apparaît dans ce simple rapprochement. Pour l'instruction des personnes étrangères à la fabrique, nous dirons en passant que dans l'ancien métier l'assemblage des cordes horizontales s'appelait le RAME, et l'assemblage des cordes verticales le SAMPLE.

Au point de vue moral, Jacquard est une des figures les plus vénérables qui se puissent voir. Son désintéressement absolu, son calme, sa bonté, l'ignorance de son propre génie, la charité ardente qui le mit sur la voie de sa découverte, la spontanéité scientifique si vive en lui, sa patience que rien ne lassa, sa fin si simple et si chrétienne, ses vertus de citoyen égales à son génie, tout cela le place à côté d'Ampère et de Ballanche. Et qu'on ne s'en étonne pas ! l'illustre Ballanche a consacré la fin de sa vie à des expériences mécaniques, ce qui prouve que toutes les muses sont sœurs.

Afin de finir, nous appellerons au lecteur que la médaille d'or obtenue par cet éloge en vers de Jacquard est due à la munificence de M. Matthieu Bonanafous, qui a si bien défini notre illustre compatriote : Un homme de bien et de génie.

Sa gloire d'un rayon en sera-t-elle accrue ?
Non, le métier qui bat au coin de cette rue,
Voilà le vrai rhapsode, et, seul, il en dit plus
Que ne feront jamais tous les chants de nos luths.

Ah ! ce qu'il te faudrait, ce n'est pas un poète,
Ni l'encens de mes vers ; c'est tout un peuple en fête,
Libre et sage, à longs flots sur ces bords répandu.
T'offrant, par un beau jour, l'hommage qui t'est dû.
Quel spectacle ! le peuple uni dans un seul culte :
L'aurore à son ivresse, à son joyeux tumulte,
Prêtant, comme aujourd'hui, son or et son carmin :
Les mais enrubannés jalonnant le chemin ;
Au premier rang, le chœur des enfants des écoles,
Puis, les corps de métiers ; partout des banderolles,
Les palmes, les arceaux de verdure et les chants !
Voici les magistrats ! le tambour bat aux champs ;
Mêlons-nous au cortège, allons, suivons la foule,
Sous nos pieuses mains que le chariot roule ;
Il porte de Jacquard le buste vénéré ;
C'est bien lui ; sur son front brille un rayon sacré.
La profondeur s'y montre à la candeur unie ;
Venez, touchons aussi l'enfant de son génie,
Son métier, son chef-d'œuvre, à pas lents promené ;
D'olives et d'épis comme ils l'ont couronné !
Comme autour des rameaux et des branches fleuries
Ils ont su dérouler tout l'éclat des soieries,
Assortir les couleurs et grouper avec art
La moire, le satin et l'émail du brocart :
Ici, de clairs tissus, des écharpes, des voiles ;
Là, de sombres velours étincelants d'étoiles,
Où l'agile navette, émule du burin,
Dans la pourpre et l'azur a ciselé l'or fin.
Aux acclamations qui montent du rivage,
Tout répond : le grand fleuve et sa dune sauvage,

Ses îles, ses remous ; et, contraste enchanteur,
Au couchant, ces jardins semés sur la hauteur,
Ce coteau, ces villas, ces ombrages, ces vignes,
Et la Saône ondoyante aux gracieuses lignes ;
Même, au fond de la grotte où Jean-Jacque a dormi,
Ecoutez : l'oiseau chante et le lierre a frémi.

Ainsi, contemporain des futures années,
D'avance j'applaudis à ces Panathénées ;
Car, par elles, un jour, de leurs ancêtres morts
Nos fils, moins oublieux, répareront les torts.
Brillantes, à travers la saulée où je rêve,
Je les vois, comme moi, côtoyer cette grève,
Cheminer pas à pas vers le funèbre enclos
Où Jacquard est couché dans l'éternel repos.
Là, dans les rangs pressés de ces tombes agrestes,
Je cherche l'humble croix qui protège ses restes.
Silence ! c'est ici. Ce mûrier est le sien.
La palme est bien choisie et ce laurier va bien.
Silence ! Pour louer le bienfaiteur, le juste,
Quelqu'un se lève ; il prend place au pied de l'arbuste ;
Et la foule, à sa voix, est prompte à s'émouvoir.
Et d'abord il a dit, mère de tout savoir,
L'Inde antique où des arts se cache l'origine ;
Il dit l'écheveau d'or apporté de la Chine,
La Grèce s'en empare, et Lyon des Génois
Apprend à le tisser pour la première fois ;
Il dit notre industrie et sa débile enfance,
Tous nos rois attentifs à prendre sa défense,
Chacun de leurs édits de sagesse rempli ;
Les mûriers s'élevant à la voix de Sully,
Leur nombre, leur culture, et le mois où se cueille
Sous le ciel du midi leur résineuse feuille ;
Le ver naissant, sa mue et ses subtils travaux,
Lorsqu'il va, transpirant l'ambre de ses réseaux ;

Ourdir sur la bruyère une cellule blonde ,
La danse du cocon dans la bassine ronde ,
La fileuse qui chante et détache le brin ;
Puis , tous les fils tordus à l'aide du moulin ,
L'usine blanche et vaste, et , sur les étagères ,
Les éclairs tournoyants des bobines légères ;
Et, mieux que ne sauraient le retracer mes vers,
Il peint la soie errante en ses états divers,
Passant , pour revêtir mille teintes brillantes ,
De l'azur froid du Rhône en des cuves bouillantes ;
Il n'eut garde surtout d'oublier vos travaux ,
Vous qui, peintres sans gloire et pourtant sans rivaux ;
Déroutez sur les plis de l'étoffe nouvelle
L'inépuisable éclat de la Flore éternelle ,
Ni ceux qui, de votre œuvre analysant les tons,
Tracent l'ordre des fils et percent les cartons ;
Ni l'ouvrière assise auprès de la fenêtre
Où le bleu liseron tend son rideau champêtre ,
Ni les métiers qui vont , loin de nous emmenés ,
Tisser la soie aux champs près des lis étonnés ;
Puis , remontant le cours des époques antiques ,
Il dit quels échevins fondèrent nos fabriques ,
Les chapes, les draps d'or, chefs-d'œuvre d'autrefois,
Les suaires gardés dans le tombeau des rois ;
Puis l'Orient vaincu , l'essor de notre ville ,
Chaque siècle marqué par un progrès utile ,
Tous ceux dont la science a secondé notre art ;
Et d'un geste montrant le métier de Jacquard :

O Poètes ! venez lui rendre témoignage ;
Amants passionnés du rêve et de l'image ,
L'Utile vous déplaît , le Réel vous aigrit,
Et vos yeux sont tournés où la forme fleurit.
Pour vous Dieu, c'est un peintre, un poète, un artiste,
Teignant les horizons de pourpre et d'améthyste ,

A la voûte des nuits clouant l'étoile d'or
Ou le croissant d'argent; mais Dieu, c'est plus encor,
C'est celui qui pondère, en l'azur sans limites,
L'étoile par l'étoile et décrit les orbites,
Celui qui calcula, sous la beauté des corps,
Les rouages savants et le jeu des ressorts;
Oui, devant l'Archimède et l'Homère suprême,
La terre est un métier comme elle est un poème.
Et Platon le savait, lui, le prêtre inspiré;
Car ton art à ses yeux, ô Jacquard, fut sacré;
Car tout objet réglé par le rythme et le nombre
Du mouvement des cieux lui retraçait une ombre;
Il eût souri de joie en te voyant assis
Au métier restauré de Minerve et d'Isis.

O Poètes! la lyre au dédain est encline;
Vous vous dites issus d'une race divine;
Mais quand Jacquard enfant, sous son doigt inexpert,
Pour en faire un jouet taillait le sureau vert,
Et, déjà sérieux, obéissait sans doute
A cet obscur instinct que tout grand homme écoute,
Croyez-vous qu'une Muse, accompagnant ses pas,
Au mécanicien n'a point parlé tout bas?
Plus tard, près du métier où travaillait l'ancêtre,
Il n'eut qu'à l'appeler pour la voir apparaître:
« Oh! viens, lui disait-il, viens délivrer mes yeux
De tout ce que je vois; ces cordes et ces nœuds,
Ces marches, ces agrès, ce rame, cette lisse,
C'est l'instrument grossier d'un éternel supplice.
Je me meurs chaque jour sous ce comble étouffant,
Je me meurs dans la chair de ce chétif enfant,
Prisonnier, comme moi, dans les faisceaux du sample;
Vois son sang appauvri, sa joue hâve; contemple
Sa gêne, la torture où son corps s'est noué...
Pitié pour cet enfant dans le métier cloué!

Pitié pour son martyr et pour son agonie ! »
Et déjà, dans son cœur écoutant son génie ,
Jacquard impatient rêve d'ancéantir
La géhenne où tu meurs , pauvre petit martyr.
Déjà, le vieux métier en cache un autre en germe ;
Il sonde avec ardeur l'arcane qu'il renferme ,
Sans maître , ni conseils , ni livres , mais guidé
Par ce regard profond à l'amour accordé.
Chaque jour, en lui-même , il calcule , il mesure
Du métier pressenti l'idéale structure ,
Effaçant aujourd'hui son ébauche d'hier ,
Mariant aux cartons ses aiguilles de fer,
Jusqu'à l'heure où son pied , en pressant la pédale ,
Fait jaillir la lumière en ce sombre dédale.

Et maintenant tu peux, loin des samples maudits,
Secouer au grand air tes membres engourdis ;
Pauvre enfant ! te voilà délivré ; remercie
Celui qui fut pour toi comme un second Messie !

Et toi , dont le regard accueille avec soupçon
Ce métier inconnu , c'est aussi ta rançon ,
C'est ton corps retrempé , c'est une âme plus forte,
O craintif ouvrier, que ce métier t'apporte.
Vois , comme sous ta main , clavier harmonieux ,
Il exhale à souhait la musique des yeux ,
La gamme des couleurs plus brillante et plus nette :
Dans son vol plus agile admire la navette ;
Ne croirait-on pas voir, armé de son patin ,
Un petit pied de fée effleurer le satin ,
Et les fleurs par milliers, sous sa fertile danse,
Naître au bruit du battant qui marque la cadence.

Fête donc sa venue ; ah ! sans doute les jours
Seront, même après lui, laborieux et lourds ;
L'ouvrage manquera ; la faim, morne fantôme,
Viendra rôder encor près du métier qui chôme ;
Plus d'une fois, le soir, on entendra le chant
De l'ouvrier à jeun devenu mendiant.
Oh ! par les soirs d'hiver quand j'entends cette plainte,
Cette lugubre voix dans le brouillard éteinte
Gémir au fond des cours, je ne suis pas de ceux.
Qui disent : c'est encore un pauvre, un paresseux.
Non, le sang des aïeux crie au fond de mes veines ;
Qui sait si l'un des miens, vers des portes hautaines,
N'a pas, dans l'ombre, aussi traîné son dénûment ?
Mais je te le dis, moi, dans ce sombre moment,
A ces heures de crise où le cœur s'exaspère,
Pense, pense à Jacquard, celui-là c'est ton père,
Ton patron, ton vrai chef ; d'autres peuvent venir
Qui, tout bas, te diront : bats-toi pour en finir ;
Aux plombs de ton métier va demander des balles ;
C'est le fer qui fera les portions égales
A ce banquet du riche où manque ton couvert ;
Ceux-là mentent ; le fer ne résout rien ; le fer
Egorge, voilà tout ! C'est l'esprit qui délie ,
C'est la loi du travail plus douce et mieux remplie ,
C'est le temps, c'est l'amour, c'est Dieu qui de sa main
Dirige les soleils comme le genre humain,
Et fait vers l'Idéal où sa face se voile
Monter l'esprit de l'homme et graviter l'étoile.

Ivre de l'avenir, dédaigneux du présent,
Tu te ris du bienfait du modeste artisan ;
Les mondes à ton gré, dans leur marche ordinaire,
Sont trop lents ; tu voudrais, par des coups de tonnerre,

Les harceler sans cesse et voir jaillir des mers
Ton Utopie en fleurs au milieu des éclairs.
Comprends donc mieux le monde et ses métamorphoses,
Et la place assignée aux hommes comme aux choses ;
Contre la forteresse et les maux du passé,
Sache-le, ce métier, c'est un bélier dressé,
C'est l'arme de la Paix, l'arme que rien ne brise !
Ah ! dans la rude guerre en ce siècle entreprise,
Nul n'a mieux combattu, nul ne s'est mieux conduit
Que ce pauvre ouvrier qui fit si peu de bruit.
Près de Papin, de Watt et de Jenner il brille,
Et sa place est marquée en leur grande famille,
Après des noms fameux, des héros inventeurs
Qui mirent dans nos mains les outils rédempteurs,
Ces outils plus nombreux, plus parfaits d'âge en âge,
L'un de l'autre engendrés par un secret lignage :
La bêche, cultivant l'épi du premier jour,
Et, quand naît le besoin d'un plus vaste labour,
La charrue, aux confins des zones infertiles,
Prolongeant le sillon qui nourrira les villes ;
Le fuseau primitif, ce métier du berger,
Ebauche de celui que Jacquard vient changer,
La hache, le compas, le levier et l'équerre,
Ces outils par qui l'homme au monde fait la guerre,
Et sans cesse en arrache, en un vaillant effort,
Et la moelle et le sang qui le rendent plus fort.

Et si l'homme travaille, invente, agit, calcule,
Dans ses creusets brûlants s'il fond la molécule,
Si, d'un doigt curieux, dépeçant l'univers,
Il lit, comme un augure, en ses flancs entr'ouverts,
Si, de la plaine au fleuve et des mers aux collines,
On entend haleter le troupeau des machines,
Si son verbe muet court sur un fil léger,
Si l'invisible aimant devient son messenger,

S'il ouvre plus d'issue à la force qui crée,
Si, de sa propre vie en tous sens pénétrée,
La nature n'est plus, docile à ce qu'il veut,
Qu'un organe sans borne où son esprit se meut,
O douleur ! ô douleur ! marâtre sans entrailles,
Toi qui dévores l'homme en lui disant : Travaille !
C'est afin que ton glaive, à nous poindre acharné,
Recule et tombe enfin de ton bras enchaîné,
C'est afin que la Paix, dont l'abondance est mère,
Ici-bas soit durable et non plus éphémère !
Jusques au dernier jour ton utile aiguillon
Saura relancer l'homme au bouf de son sillon ;
De notre royauté n'es-tu pas l'ouvrière ?
A celui qui s'arrête ou retourne en arrière,
Tu diras : Marche encor ! mais lutter contre toi,
Vaincre, briser ton dard, c'est aussi notre loi ;
J'en crois les maux d'autrui que ma pitié partage,
Mon pur frémissement quand ma main les soulage,
O douleur ! j'en crois Dieu qui fit une vertu
D'un verre d'eau donné, d'un indigent vêtu.
Aussi, noble artisan, pour ton œuvre accomplie,
Pour avoir répandu le bien-être et la vie,
Pour tant de maux vaincus, quelle immortalité,
Quel laurier, ô Jacquard ! n'as-tu pas mérité ?
Devant Dieu, quelle palme à la tienne est égale,
O nouveau fondateur de ta cité natale !
Par toi, d'un peuple entier refléurit le vieux sang ;
Et le luxe des rois à l'ouvrier descend,
Et sa fille, ô Jacquard, te devra cette joie
De pouvoir, elle aussi, s'admirer dans la soie ;
Et, du Danube au Nil et du chaume au palais,
Partout où de la soie éclatent les reflets,
Partout où, grâce à toi, ses radieuses trames
Célèbrent la beauté sur l'épaule des femmes,
Partout ton nom rayonne, et jusque dans les plis
Des drapeaux de la France, ô Jacquard, je le lis.

Et pourtant sans honneur tu gis sous ta croix noire ,
 Ainsi qu'un mort vulgaire oublié dans ta gloire.
 Les ans ont effacé les lettres de ton nom ,
 Ta croix tombe en poussière ; ah ! vengeons cet affront !
 Peuple, élève un tombeau dont la magnificence
 Raconte son génie et ta reconnaissance !

Mais alors une voix : Pourquoi te récrier ?
 Frère, laisse à Jacquard, laisse-lui son mûrier !
 Quel marbre fastueux, quel fût orné d'acanthé
 Vaudrait ce vert symbole et cette ombre éloquente ?
 Vivant, il eût fait choix de ce riant cyprès ;
 Et ces plantes des champs qui croissent tout auprès,
 Ces mauves, ce mouron où le passereau vole,
 N'est-ce pas de ses jours la douce parabole ?
 Car si Jacquard fut grand, il fut plus simple encor ;
 Que son humilité lui reste dans la mort ,
 Qu'elle soit la leçon, la dernière harmonie
 Que nous laisse après lui sa mémoire bénie.
 Hommes, nous voulons tous être admirés ; il faut
 A notre vanité le siège le plus haut,
 Le premier rang, l'honneur, les profits, la fortune ;
 Nous avons le dégoût de la sphère commune ;
 Où le père a vécu le fils est à l'étroit ;
 Notre ambition même est érigée en droit.
 Au but qu'on s'est marqué toucher, quoiqu'il en coûte,
 S'y ruer en foulant les autres dans sa route,
 C'est faire son chemin ; mais toi, dans ta candeur,
 Tu l'ignoras toujours cette farouche ardeur,
 Ouvrier ingénu, figure débonnaire,
 Toi que j'aime encor plus que je ne te vénère !
 Erudit sans étude et grand sans le savoir,
 La vie à tes yeux fut ce qu'elle est, un devoir,
 Et non, comme pour nous, une olympique arène
 Où chaque ambition brûlante se déchaine.

Jeune homme, époux ou père, en tout temps tu sus bien
 Faire avant le grand homme aimer le citoyen.
 Humble et prenant ta part des humaines traverses,
 On te vit, résigné dans tes peines diverses,
 O bonhomme naïf, au front pensif et doux,
 Vivre comme eût vécu le moindre d'entre nous,
 Et, cherchant de tes fils l'accord inimitable,
 Rêver de ton métier, comme Jean d'une fable.
 Quand l'ouvrier, ce frère, objet de tant de soins,
 Eut brûlé ton métier, tu ne l'aimas pas moins ;
 Il répandit au vent cette poussière sainte,
 Sans pouvoir à ta bouche arracher une plainte,
 Et, te réfugiant dans un hautain mépris,
 Tu n'as même pas dit : la gloire est à ce prix.
 Et, tels que des frélons, exploiters des abeilles,
 Quand d'autres récoltaient tout le fruit de tes veilles,
 Tu vis briller leur or sans en être envieux,
 Tu gardais ton sourire et répétais : tant mieux.

Ah ! que l'apaisement de ton cœur pacifique
 Nous fait honte, ô Jacquard, ô vrai sage, homme antique,
 A nous, poètes vains, dont l'étoile des soirs
 Entend les petits vers et les grands désespoirs,
 Et qui sommes toujours prêts d'imputer à crime
 A l'univers distrait le revers d'une rime.
 Je crois te voir d'ici, lorsque rempli de jours,
 De ton humble jardin parcourant les détours,
 On t'eût pris, souriant sous ta couronne blanche,
 Pour un frère anobli d'Ampère et de Ballanche,
 Chéri par les enfants qu'attirait ta douceur,
 De ta vieille servante ayant fait une sœur.
 Je converse avec toi : tantôt ta main tremblante
 Échenille un poirier ou relève une plante ;
 Tu caresses tes fleurs, tu t'assieds au soleil ;
 A ta calme vertu je demande conseil,

Et ta voix me répond : « Travaille sans relâche,
« Ni jouir, ni pleurer ; agir, c'est notre tâche.
« Au-dessus de ta tête est Dieu ; ton cœur en toi,
« Que te faut-il de plus pour accomplir la loi ?
« Travaille où Dieu t'a mis ; ne me dis pas : pour faire
« Quelque chose de grand trop infime est ma sphère ;
« Rien n'est vil ; rien de nous ne retourne au néant.
« La chute d'une pierre agite l'océan.
« Travaille ; tout se lie ici-bas, tout s'enchaîne ;
« Un atôme a son rôle et du gland naît un chêne. »

Et tu prêchas d'exemple, ô Jacquard, ton métier,
Utile à ton pays, profite au monde entier ;
L'Indien, comme nous, près du Gange l'admire ;
Et, des Alpes d'Europe aux champs de Cachemire,
Propagé comme un livre où ton cœur est écrit,
Il civilise l'homme, il affranchit l'esprit.

Et mon rêve achevé, la nuit étant venue,
De la ville, à pas lents, je repris l'avenue.
Le fleuve étincelait sous le clair firmament,
Paisible comme un lac ; près de moi, par moment,
Le volcan vagabond de la locomotive
Passait en ébranlant le talus de la rive.
La ville constellée éblouissait mes yeux.
On eût dit, à la voir belle comme les cieux,
Que, ce soir, chaque étoile, en secouant ses ailes,
Sur elle avait laissé tomber des étincelles,
Et tous ces feux formaient dans l'éther argenté
Comme un blanc crépuscule où nageait la cité ;
Et parmi tous ces feux je pus te reconnaître
O lampe du métier tremblante à la fenêtre !
Oui, je t'ai reconnue aux oscillations

Du battant régulier traversant tes rayons ;
Et comme, le matin, de son hymne sonore
Le métier diligent a devancé l'aurore,
Cette nuit, sur le front de la cité qui dort,
Étoile du travail, tu mets ton rayon d'or.